

**Laisser aller le progrès qu'on ne peut éviter. Léon de Seilhac, la grève d'Hazebrouck et la question des machines (1908-1909)**

François Jarrige

► **To cite this version:**

François Jarrige. Laisser aller le progrès qu'on ne peut éviter. Léon de Seilhac, la grève d'Hazebrouck et la question des machines (1908-1909). Jean Jaurès cahiers trimestriels, Société d'études jaurésiennes, 2017, pp.111-136. <hal-01589795>

**HAL Id: hal-01589795**

**<https://hal-univ-bourgogne.archives-ouvertes.fr/hal-01589795>**

Submitted on 9 Apr 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## « Laisser aller le progrès qu'on ne peut éviter ». Léon de Seilhac, la grève d'Hazebrouck et la question des machines (1908-1909).

François Jarrige (Université de Bourgogne, Centre Georges Chevrier)

« Tout ouvrier insuffisamment instruit garde l'absurde préjugé que l'instrument perfectionné est un ennemi, dont il doit retarder l'invasion. Ainsi agirent les canuts de Lyon pour le métier Jacquart [sic.], les conducteurs de diligence à l'égard des chemins de fer. Ainsi agissent aujourd'hui les ferblantiers des conserves de sardines, qui voient leur industrie se transformer par la machine à souder, et les pêcheurs de sardines à qui l'on conseille d'employer les filets tournants, en usage en Espagne où ils donnent de merveilleux résultats, et de les essayer, tout au moins. Chacun redoute le résultat de la tentative, le trop grand succès du progrès »<sup>1</sup>.

Ces lignes ouvrent la brochure que Léon de Seilhac consacre à la longue grève des tisseurs d'Hazebrouck en 1908. « Après avoir essayé de s'opposer à la marche des métiers, écrit l'enquêteur du Musée social, après avoir brutalisé le premier ouvrier qui voulut bien s'en charger, les autres abandonnèrent la lutte et laissèrent aller le progrès qu'ils ne pouvaient éviter »<sup>2</sup>. Entre avril et décembre 1908 en effet, une longue grève des ouvriers tisseurs a lieu à Hazebrouck dans le Nord après que l'industriel Henri Plancke ait annoncé son intention d'introduire dans ses ateliers de nouveaux métiers à tisser automatiques. Léon de Seilhac réinscrit cette grève dans un récit plus ou moins mythique où se mêlent les luttes des canuts lyonnais, des conducteurs de diligence, et les mobilisations plus récentes des ouvriers ferblantiers et des pêcheurs bretons. Il prolonge ainsi un discours élaboré aux premiers temps de l'âge industriel, lorsque les mécaniques suscitaient plaintes et conflits dans les mondes du travail<sup>3</sup>. Face aux progrès des techniques de production, observe l'enquêteur du Musée Social, les ouvriers « insuffisamment instruits » ne verraient que leur « intérêt propre », leur « tranquillité personnelle », sans se soucier de la « gloire de l'industrie nationale ». Leurs actions seraient irréfléchies et aboutiraient à des catastrophes pour eux comme pour le pays.

La grève des tisserands d'Hazebrouck a polarisé l'attention jusqu'à devenir le symbole de l'« hostilité ouvrière » aux « progrès du machinisme », comme l'écrit De Seilhac en 1909, quelques mois seulement après la fin du conflit. Dans sa brochure l'enquêteur et expert du Musée social tente de comprendre les significations du conflit, d'en éclairer les enjeux et d'en fixer le sens alors que les tensions restent vives localement. Cette grève importante n'a jamais fait l'objet d'une étude précise, elle provoque pourtant un vaste débat à l'époque et eut un large écho, en suscitant des interprétations très variées. La brochure de Seilhac contribue largement à cette publicité du conflit, mais aussi à son opacité, elle réactive le débat sur le machinisme et le spectre des bris de machines alors que s'intensifient les transformations de l'appareil productif dans l'industrie textile. L'ampleur du conflit et sa médiatisation atteignent un tel point, et inquiètent tant les industriels et les pouvoirs publics, que Léon de Seilhac se rend sur place pour enquêter.

---

<sup>1</sup> Léon DE SEILHAC, *Les progrès du Machinisme et l'hostilité Ouvrière. La grève d'Hazebrouck, 24 avril 1908-28 décembre 1908*, Paris, Arthur Rousseau, Bibliothèque du Musée social, 1909.

<sup>2</sup> *Ibidem*.

<sup>3</sup> François JARRIGE, *Au temps des tuentes de bras. Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle*, Rennes, PUR, coll. Carnot, 2009 ; sur le thème de l'hostilité des canuts lyonnais au métier Jacquard et ses usages, cf. F. JARRIGE, « Le martyr de Jacquard ou le mythe de l'inventeur héroïque (France, XIXe siècle) », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 2009, n° 16, mai 2009, p. 99-118.

## « Un métier qui ne s'arrête jamais » ? Genèse du métier automatique Northrop

La grande grève qui accompagne l'introduction des nouveaux métiers à tisser automatiques dans le tissage Plancke en 1908 ouvre une fenêtre sur les enjeux, les rythmes et les formes qu'emprunte le processus de mécanisation du travail, souvent difficile à reconstituer tant les sources sont partielles et dispersées<sup>4</sup>. Peuplée d'environ 13 000 habitants, Hazebrouck est alors un important centre textile de la Flandre française, au cœur d'une ancienne région linière, à proximité de la frontière belge et à une quarantaine de kilomètres de Dunkerque, Lille ou Arras. Hazebrouck appartient au territoire de la vallée de la Lys, espace linier flamand transnational dans sa partie centrale, marqué par l'ancienneté de la proto-industrie linière qui entre en crise à la fin du XIXe siècle<sup>5</sup>. En 1908, le tissage mécanique Plancke existe déjà depuis près de 25 ans dans la ville, il fabrique principalement des toiles de lin dont la production se mécanise lentement. C'est l'un des quatre principaux tissages de la ville, et il emploie environ 300 ouvriers. Alors que le patron habite Lille, c'est son frère qui gère l'usine au quotidien. Les débats et les luttes qui accompagnent l'arrivée des premiers métiers automatiques dans cette usine à partir de 1907 permettent d'explorer les enjeux soulevés par la nouvelle trajectoire technique et les négociations qui l'accompagnent.

Dans le Nord, la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle voient un peu partout la disparition progressive des derniers tisserands à domicile qui travaillaient à la main. La mécanisation du tissage s'est accélérée à partir du second Empire puis surtout après 1880, les tisseurs en usine affrontent alors des bouleversements qu'ils tentent de négocier. Dans le Nord, l'adoption des métiers à tisser mécaniques est précoce mais très lente. Les industriels cherchent à réduire les frais de main-d'œuvre tout en augmentant leur production, en modernisant leurs ateliers et en tirant le maximum de bénéfice de l'outillage<sup>6</sup>. En juillet 1907, face à la disparition du tissage à la main dans les campagnes et la diminution de la durée du travail à 10 heures, l'industriel Plancke décide ainsi de franchir un pas en adoptant « des procédés plus rapides de fabrication, pour compenser cette réduction ». Mais, précise Léon de Seilhac, « comme M. Plancke savait que les métiers multiples ne sont pas accueillis avec faveur par les ouvriers et comme il avait eu jusqu'à présent avec son personnel, les rapports les plus cordiaux, il lui demanda son avis »<sup>7</sup>. L'épisode de la grève d'Hazebroucke s'inscrit en effet dans une longue succession de controverses sur la transformation technique du tissage. Dès le second Empire, le patronat français ne cessait de se plaindre que les ouvriers anglais acceptent de conduire 3 à 4 métiers à tisser là où les français n'en conduisent qu'un, ce qui les affaiblissait sur les marchés étrangers. En 1870, le président de la Chambre consultative de Roubaix déplorait que l'ouvrier français « ne travaille que sur un seul métier, tandis qu'en Angleterre l'ouvrier en conduit deux à la fois »<sup>8</sup>. En 1867, les tisserands de Roubaix s'étaient d'ailleurs mis en grève, avaient détruit des machines et saccagé les usines pour protester contre une décision les contraignant à conduire deux métiers mécaniques. La presse et les autorités officielles, comme le bureau parisien de l'Internationale, s'étaient alors empressés de condamner ces violences interprétées comme un refus archaïque du progrès technique: « Songez que la machine, instrument de travail, doit vous

---

<sup>4</sup> Jean-Claude DAUMAS, *Les territoires de la laine. Histoire de l'industrie lainière en France au XIXe siècle*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004, p. 293.

<sup>5</sup> Sur l'évolution de ce territoire linier, cf. Frédéric GHESQUIER, « La lys et le lin (1750-1914). Les hommes, l'espace et le temps », Thèse de doctorat d'histoire, Jean-Pierre Hirsch (dir.), Université de Lille III, 2002.

<sup>6</sup> Laurent MARTY, *Chanter pour survivre: culture ouvrière, travail et techniques dans le textile : Roubaix 1850-1914*, Paris, l'Harmattan, 1996.

<sup>7</sup> Léon de SEILHAC, *Les progrès du Machinisme et l'hostilité Ouvrière...*, op. cit., p. 11.

<sup>8</sup> *Enquête parlementaire sur le régime économique. Industries textiles. T. 1, Coton*, Impr. du Journal officiel (Paris), 1870, p. 766-768.

être sacré, songez que de pareilles violences compromettent votre cause et celle de tous les travailleurs »<sup>9</sup>.

En 1908, l'industriel tente de créer les conditions favorables à l'accueil pacifique des nouveaux procédés. Pour rassurer sa main-d'œuvre il promet ainsi de réserver les nouvelles mécanique au tissage des seules toiles métisses, composées d'une chaîne coton et d'une trame lin, dont il souhaite introduire la fabrication dans un nouvel atelier annexe. Ainsi les nouveaux métiers ne concurrenceraient pas les ouvriers et les productions existantes mais favoriseraient plutôt l'introduction de nouveaux produits. Rassurés, les ouvriers auraient donné leur accord : « Si cela se fait ailleurs, il n'y a pas de raison pour que vous ne le fassiez pas aussi », répondent-ils. Dans ce contexte, le fabricant passe commande de 50 métiers à tisser dit Northrop à la Société alsacienne de Mulhouse, l'un des rares fabricants de ces machines en France.

Pourtant, l'année suivante, le 24 avril 1908, alors que les 50 machines sont sur le point d'être livrées dans le nouveau bâtiment de l'usine aménagé à cet effet, les délégués des ouvriers annoncent finalement à leur patron « qu'ils se refusaient à faire fonctionner les nouveaux métiers » et qu'ils mettraient l'usine en interdit s'il passait outre leur décision. Léon de Seilhac, qui rapporte la scène, affirme que cette décision stupéfie le patron qui choisit immédiatement de renvoyer sa main-d'œuvre et d'engager le rapport de force : « Une heure après, la grève était déclarée, l'usine désertée, et pendant huit mois, le refrain des grévistes fut : "A bas les métiers multiples !" »<sup>10</sup>. Ce récit permet à l'industriel, et à l'enquêteur qui reproduit ses propos, de reporter la responsabilité du conflit sur les ouvriers infidèles et oublieux de leurs promesses. Comment expliquer ce refus ? Pourquoi les ouvriers du tissage Planck refusent-ils d'accueillir les nouveaux métiers automatiques censés introduire une nouvelle fabrication dans l'usine et sauver les profits du patron sans affecter leurs salaires ? Dans une affiche imprimée diffusée dans la ville quelques mois après le début du conflit, le comité de grève livre une toute autre interprétation :

« A tous nos frères de misère,

Depuis le 24 avril nous luttons sans aucune défaillance pour empêcher la rapacité patronale d'introduire dans notre région le système des métiers multiples ; pour empêcher le chômage de s'étendre comme tache d'huile ; pour empêcher la fatigue et le surmenage de faire de nous des vieillards et des dégénérés avant l'âge de 40 ans ; pour empêcher la misère de s'accroître encore davantage et dans de telles proportions qu'il faudrait craindre des excès et des violences »<sup>11</sup>.

Le métier « multiple » évoqué par les ouvriers est le métier à tisser automatique dit Northrop qui commence tout juste à pénétrer dans les usines. Selon l'interprétation dominante diffusée dans la littérature d'encouragement et reprise par Léon de Seilhac, ces métiers doivent alléger le travail et permettre des hausses de salaire. Ils provoquent pourtant des plaintes et récriminations incessantes de la part des ouvriers qui y voient une source d'exploitation supplémentaire. Leur diffusion est d'ailleurs très lente en France, par contraste avec leur adoption rapide outre-Atlantique où dès 1896 plus de 8000 sont en service dans 38 tissages de Nouvelle Angleterre<sup>12</sup>. Mis au point par James A. Northrop, un technicien d'origine britannique installé aux Etats-Unis en 1881, le métier automatique est d'abord expérimenté en 1893 lors de l'exposition universelle

---

<sup>9</sup> *La Liberté*, 24 mars 1867, signé Tolain, Varlin, cité par M. PERROT, *Les Ouvriers en grève*, (1871-1890), 2 vols., Paris, La Haye-Mouton, ed. EHESS, 1974 ; F. JARRIGE, « The IWMA, workers and the machinery question (1864-1874) », in F. BENSIMON, Q. DELUERMOZ et J. MOISAND (ed.), *“Arise Ye Wretched of the Earth”*. *The First International in global perspective*, Amsterdam, Brill, 2016.

<sup>10</sup> Léon de SEILHAC, *Les progrès du Machinisme et l'hostilité Ouvrière...*, *op. cit.*, p., p. 17.

<sup>11</sup> Archives nationales, F<sup>7</sup> 12789 : Grève de 1908, rapport du commissaire de police, 3 juillet 1908.

<sup>12</sup> Serge BENOIT, « L'introduction des métiers Northrop », in René FAVIER, Gérard GAYOT, Jean-François KLEIN, Didier TERRIER, Denis WORONOFF (éd.), *Tisser l'histoire. L'industrie et ses patrons, XVI-XX<sup>e</sup> siècles*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2009, p. 85-96 ; Irwin FELLER, « The Draper Loom in new England Textiles, 1894-1914 : A study of Diffusion of an Innovation », *The Journal of Economic History*, Tome XXVI, 1966, n°3, p. 320-347.

de Chicago, avant d'être commercialisée dès l'année suivante. 30 000 exemplaires sont montés aux Etats-Unis entre 1895 et 1900. Ils permettent une spectaculaire économie de main-d'œuvre puisqu'un ouvrier peut désormais conduire jusqu'à 16 voire 24 métiers à la fois. Ils pouvaient par ailleurs tisser des articles aussi variés que des calicots, des cretonnes, des coutils croisés et des satins. La rapidité de son adoption outre Atlantique s'explique par la forte croissance industrielle que connaît alors ce pays où la pénurie constante de main-œuvre favorise l'adoption des métiers économisant les bras.



Publicité pour le métier Northrop construit en Angleterre au début du XXe siècle : « Le métier qui n'a jamais besoin de s'arrêter »<sup>13</sup>.

Le métier « automatique » introduit une nouvelle étape dans la longue histoire des efforts pour mécaniser l'opération du tissage. Après les métiers à domicile perfectionnés, puis le métier mécanique qui tisse seul, actionné par une force extérieure, mais pour lequel l'ouvrier doit encore changer les canettes, vient le temps des machines automatiques grâce auxquelles, comme le dit Seilhac, « l'ouvrier n'a plus rien à faire que de surveiller ses métiers, qui d'ailleurs s'arrêtent tout net, si un fil de chaîne ou de trame vient à casser et de rattacher ces fils »<sup>14</sup>. Comme le résume bien Serge Benoit, le métier Northrop introduit deux perfectionnements principaux perçus à l'époque comme de véritables exploits techniques : tout d'abord un casse-trame à petits leviers qui permet le chargement automatique de la trame dans la navette, sans arrêt du métier et sans changement de navette ; en second lieu l'adoption d'un casse-chaîne automatique, pratique et fiable, qui provoque l'arrêt du métier. Ces deux dispositifs doivent en théorie alléger le travail des ouvriers en les dispensant de la surveillance permanente auquel les astreignaient les métiers mécaniques ordinaires, mais ils rendent également possible la surveillance simultanée d'un grand nombre de machines et donc la réduction du personnel. L'arrivée de ces métiers automatiques en Europe, et notamment en France, provoque d'abondants débats qui demeurent très mal connus alors même qu'ils offrent un remarquable terrain pour envisager une histoire sociale globale des techniques d'automatisation du travail à la veille de la Grande Guerre.

<sup>13</sup> Extrait de Mary B. ROSE, *The Greys of Quarry Bank Mill: The Rise and Decline of a Family Firm, 1750-1914*, Cambridge, 1986, p. 97.

<sup>14</sup> Léon de SEILHAC, *Les progrès du Machinisme et l'hostilité Ouvrière*, op. cit.

## Une diffusion lente et conflictuelle

Contrairement aux Etats-Unis, où il s'impose rapidement sans provoquer de conflits importants, en Europe le métier automatique Northrop rencontre des réticences et des oppositions là où le tissage existait depuis longtemps et avait soudé d'importantes communautés professionnelles, avec leur culture collective et leur tradition de lutte. Serge Benoit souligne ainsi qu'« en France et en Europe l'introduction du métier Northrop s'est heurtée avant 1914, à une forte résistance qui n'est pas sans évoquer les oppositions contemporaines à l'acclimatation du taylorisme »<sup>15</sup>. Un conflit a lieu à Hyde dans le Lancashire britannique en 1903. Outre-Manche, les ouvriers conduisaient déjà plusieurs métiers, mais les débats qui suivent l'apparition des machines automatiques réactivent les controverses sur l'attitude des syndicats et des classes populaire à l'égard du changement technique<sup>16</sup>. Ils portent notamment sur l'impact qu'aura pour la main-d'œuvre l'introduction dans les ateliers de ce « métier automatique » qui recharge automatiquement la navette sans intervention humaine. Même s'il est d'abord moins rapide que les métiers mécaniques ordinaires – comme le métier Diederichs commercialisés à la même époque – son rendement est bien supérieur et il retient rapidement l'attention<sup>17</sup>. En France, la presse professionnelle textile et les sociétés savantes, comme la *Société d'encouragement pour l'Industrie nationale* (SEIN), la *société industrielle de Mulhouse* (SIM) ou celle de Saint-Quentin, rendent d'ailleurs compte de l'innovation américaine et des métiers construits en Angleterre sur le même modèle. Dès 1896 des articles lui sont consacrés et lors de l'exposition universelle de 1900 il retient abondamment l'attention des visiteurs<sup>18</sup>.

Pourtant c'est d'abord un échec commercial et l'utilisation de ces métiers s'amorce à peine en 1908. En France, comme souvent à l'époque, l'acquisition du nouveau dispositif passe moins par l'importation directe des métiers fabriqués outre-Atlantique que par l'achat auprès de fabricants français qui les construisent sous licence ou après avoir acquis les brevets. Le premier concessionnaire est ainsi installé à Flers dans l'Orne en 1896. À partir de 1897, la Société Alsacienne de constructions mécaniques (SACM) – l'un des principaux fabricants de machines textiles en Europe – se lance dans sa fabrication. C'est d'ailleurs auprès d'elle que Plancke passe commande de ses 50 métiers en 1907<sup>19</sup>. A cette époque, les constructeurs s'efforcent d'améliorer le métier initialement destiné au seul tissage du coton, pour l'adapter aux productions locales et à la demande des fabricants.

La diffusion du métier Northrop et les réactions qu'il suscite semblent avoir été très variables selon les régions, même s'il faudrait encore poursuivre l'enquête. Assez paradoxalement, la plus ancienne utilisation en France paraît avoir été faite au tissage de Brazey-en-Plaine, près de Dijon, en 1899, par la Société cotonnière de la Côte d'or récemment constituée<sup>20</sup>. Le fondateur de cette entreprise appartenait à l'une des principales familles textiles du massif vosgien. Divers exemples isolés ont lieu également dans la région rouennaise, ou vers Roanne au sud de la Saône et Loire. En Normandie, le premier établissement à s'être doté avant 1904 des métiers Northrop semble

---

<sup>15</sup> Serge BENOIT, « L'introduction des métiers Northrop », *art. cit.*

<sup>16</sup> A. FOWLER, 'Trade unions and technical change: The automatic loom strike, 1908', *Bulletin N°6 North West Group for the Study of Labour History*, 1977, p. 43-55; B. POURDEYHIMI et K. C. JACKSON, "A Note on the diffusion of the Automatic Loom within the British Cotton Industry", *Ars Textrina*, 6, 1968, p. 101-118; David JEREMY, "Lancashire and the International Diffusion of Technology", in Mary ROSE (ed.), *The Lancashire cotton industry. A history since 1700*, Preston, Lancashire County Books, 1996.

<sup>17</sup> Jérôme ROJON, « L'industrialisation du Bas-Dauphiné : le cas du textile (fin XVIIIe siècle à 1914) », Thèse d'histoire, S. Chassagne (dir.), Université Lumière-Lyon 2, 2007, 3<sup>ème</sup> partie : « La préservation d'une suprématie (1880-1910) ».

<sup>18</sup> « Le métier Northrop », *Bulletin de la société d'encouragement pour l'industrie nationale*, 1897, 96<sup>ème</sup> année, 5<sup>e</sup> série, Tome II, juin, p. 767 ; Société industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne. Comité des fils et tissus. *Rapport sur les métiers automatiques à tisser, métier Northrop, métier Hattersley, métier Dickinson et sons, présenté à la Société industrielle*, par M. G. Honoré, Saint-Quentin, C. Poette, 1904, 16 p.

<sup>19</sup> Serge BENOIT, « L'introduction des métiers Northrop », *art. cit.*

<sup>20</sup> *Ibidem.*

être le tissage Hazard et Offroy à Malaunay (Seine Maritime). Jean-Claude Daumas observe que dans la draperie elbeuvienne l'introduction du métier automatique Northrop provoque des « réserves », l'industriel Blin en achète certes 12 en 1904 mais ce fut plutôt une exception. Dans cette place de fabrique, « le souci d'éviter tout bouleversement des processus de production l'a emporté sur toute autre préoccupation, en particulier la nécessité d'élever la productivité du travail »<sup>21</sup>. La chambre de commerce elle-même considérait que seuls les articles bon marché pouvaient être réalisés avec le nouveau procédé, ce qui n'était pas le cas des produits fins d'Elbeuf. Mais c'est surtout dans les versants du massif vosgien que les Northrop semblent avoir été le plus massivement introduits avant 1914. Entre 1910 et 1912 360 sont ainsi mis en route dans un tissage du Val de Villé<sup>22</sup>. Dans le Bas-Dauphiné où dominait la Fabrique lyonnaise de soieries, l'implantation des tissages mécanisés s'accélère après 1900 : dix mille métiers à tisser mécaniques sont installés entre 1900 et 1914 alors que dans le même temps trente-neuf mille métiers à bras sont démontés<sup>23</sup>. Le patronat importe des Etats-Unis des techniques permettant d'accroître les rythmes et de diminuer la main-d'œuvre en permettant aux ouvrières de la soie de conduire plusieurs métiers. Là aussi, « la protestation est endémique [...] contre la rationalisation du travail qui accélère les rythmes et pèse sur les salaires et l'emploi », remarquait Michelle Perrot en éditant le témoignage de Lucie Baud une ouvrière du textile qui mena la grève des tisseuses de Vizille en 1905 et publia en 1908 un riche témoignage dans la revue *Le Mouvement socialiste* d'Hubert Lagardelle<sup>24</sup>. Dans cette région toutefois, la mécanisation passe moins par l'adoption des métiers automatiques Northrop que par le perfectionnement des métiers mécaniques ordinaires.

Dans le Nord, les industriels se préoccupent davantage de la hausse de la productivité qu'en Normandie, et les usines ne tardent pas à adopter les nouveaux métiers, en suscitant régulièrement des plaintes et des conflits, dont la grève des tisserands d'Hazebrouck en 1908, rendue célèbre par l'enquête que lui consacra rapidement Léon de Seilhac, est sans conteste la plus importante<sup>25</sup>. Entre 1900 et 1908, les métiers automatiques suscitent également des débats au sein du patronat et parmi les ingénieurs qui redoutent leurs effets. Lors d'une conférence prononcée à Lille en 1907 devant la Société industrielle lilloise – et à laquelle a peut-être assisté l'industriel Plancke qui résidait à proximité – l'ingénieur Paul Sée évoque les raisons qui freinent son adoption et expliquent les réticences de nombreux fabricants : les incertitudes sur les coûts et la rentabilité du matériel en premier lieu ; mais aussi les imperfections du métier qui ne peut produire que des tissus de qualité ordinaire ; leur maintenance compliquée qui requiert un personnel qualifié qui fait défaut ; ou enfin le contexte économique marqué par la surproduction et la baisse des prix. Si le métier automatique coûte deux à trois fois plus cher qu'un métier mécanique ordinaire, ce surcoût devait être compensé par l'importante économie de main-d'œuvre qu'il permettait. Si la question de la rentabilité du nouveau métier est évidemment décisive dans le choix de l'adopter, elle est en revanche très difficile à évaluer car elle varie en fonction des usines, des types de production, des modes de rémunération, etc. En dépit de toutes ces difficultés, Paul Sée conclut pourtant à la victoire prochaine des nouveaux métiers, une victoire jugée inéluctable car inscrite dans la marche même du progrès.

Dans la brochure qu'il consacre à la grève d'Hazebrouck, Léon de Seilhac fait preuve d'une bonne connaissance des enjeux soulevés par les nouvelles machines automatiques. Il a enquêté auprès des fabricants et prend soin de distinguer les différents modèles disponibles sur le marché<sup>26</sup>. La première partie de son texte – intitulée « le métier à tisser » – offre d'ailleurs un

---

<sup>21</sup> Jean-Claude DAUMAS, *Les territoires de la laine*, op. cit., p. 123-124.

<sup>22</sup> Serge BENOIT, « L'introduction des métiers Northrop », art. cit.

<sup>23</sup> Jérôme ROJON, « L'industrialisation du Bas-Dauphiné : le cas du textile (fin XVIIIe siècle à 1914) », Thèse citée.

<sup>24</sup> Michelle PERROT, *Mélancolie ouvrière*, Paris, Grasset, 2012, p. 108-110.

<sup>25</sup> Laurent MARTY, *Chanter pour survivre...*, op. cit., p. 62-63.

<sup>26</sup> Il précise qu'il a recueilli ses informations auprès des représentants à Lille des deux principaux fabricants de métiers automatiques : « le Northrop et l'Hattersley, le premier construit en grande quantité à Mulhouse et employé d'une façon générale en Amérique, le second, anglais, très employé en Angleterre », et il ajoute qu'il les « remercie de leur extrême obligeance pour les renseignements qu'ils ont bien voulu me fournir dans les différentes usines où leurs métiers sont employés »

intéressant essai de vulgarisation de l'évolution des techniques de tissage. Il y explique que le Northrop est « le métier le plus perfectionné », le symbole des spectaculaires progrès du machinisme : « Ici, non seulement le métier bat mécaniquement, comme précédemment ; mais encore la navette (ou la canette de la navette, suivant les systèmes employés) se change mécaniquement ». Son principal avantage est qu'il permet « une grande économie de temps ». Il mentionne aussi les objections adressées au nouveau procédé et reconnaît que « le métier automatique a cependant un défaut » : « Ses réactions sont brutales et cette brutalité exige l'emploi de fils solides et de bonne qualité. Il convient admirablement à l'emploi du coton comme chaîne et comme trame. Il convient également aux tissus métis formés d'une chaîne de coton et d'une trame de lin. Il est moins apte à la confection de la toile de pur lin [que fabriquait l'usine Plancke d'Hazebrouck]. Ces constatations sont nécessaires à donner pour l'intelligence de la grève d'Hazebrouck, dont nous allons faire le récit »<sup>27</sup>. Par la mention de ce détail technique, l'enquêteur reconnaît le bien fondé des plaintes adressées au métier peu adapté aux productions qui faisaient la spécialité de l'usine Planck et l'identité de ses ouvriers.

### **Le machinisme en débat et le spectre de la grève**

Dans le titre même de sa brochure Léon de Seilhac reprend l'idée que les ouvriers seraient hostiles au « machinisme », mot introduit par l'historien Jules Michelet sous la monarchie de Juillet pour décrire la condition des nouveaux prolétaires de la grande industrie. Il s'attache d'emblée à réinscrire la grève des tisseurs d'Hazebrouck dans la longue liste des erreurs à l'égard du progrès technique. Comme Jean-Baptiste Say un siècle plus tôt, l'hostilité des ouvriers est repoussée comme une manifestation d'ignorance et d'égoïsme, l'ouvrier ne s'attacherait qu'à sa situation individuelle, sans prendre en compte le bien collectif. La question des machines renaît à la fin du XIXe siècle à la faveur des crises du capitalisme industriel, des mutations du système technique de production et de l'invention du chômage comme nouvelle catégorie statistique<sup>28</sup>. De nombreux traités d'économie, comme celui de Paul Leroy-Beaulieu, professeur au collège de France après 1878, répondent alors à « l'animosité » supposée et aux « préventions à l'égard des machines » dont on trouverait encore des traces fréquentes<sup>29</sup>.

Au tournant des XIXe et XXe siècle, le capitalisme industriel se réorganise en profondeur sur la base de nouveaux systèmes techniques, d'une intense mondialisation des échanges, d'une forte conflictualité sociale et d'une redéfinition du rôle de l'Etat. Dans ce contexte d'intensification de l'industrialisation et des tensions sociales qui l'accompagnent, la question des machines – c'est-à-dire les luttes et débats sur leurs effets – ressurgit, notamment dans le secteur textile qui connaît alors d'importantes mutations. Après 1900, des thèses ont ainsi pour objet les « conséquences économiques et sociales du machinisme ». Leurs auteurs rappellent que, dans le passé, de nombreuses « grèves ont eu pour motif l'apparition des machines » ; la machine de Jacquard fut brûlée et « les ouvriers anglais, exaltés, en 1830, sous le nom de luddistes détruisent les charrues nouvelles et les instruments agricoles perfectionnés »<sup>30</sup>. Mais ces luttes appartiennent désormais au passé, et il convient de s'adapter aux changements plutôt que de tenter de les freiner. Léon de Seilhac observe ainsi que si la mécanisation peut entraîner des pertes d'emploi et lamener les anciens métiers et les qualifications établies, c'est pour mieux préparer le déploiement de l'industrie au bénéfice du plus grand nombre. Pour l'économiste et statisticien Dewey l'introduction des machines étend ainsi le nombre d'emplois et permet de « passer au crible et retrier les travailleurs par un processus d'élimination des mauvaises herbes » ; en supprimant les

---

<sup>27</sup> Léon de SEILHAC, *Les progrès du Machinisme et l'hostilité Ouvrière...*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>28</sup> Sur ces débats, cf. François JARRIGE, *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*, Paris, La Découverte, 2014, chap. 6.

<sup>29</sup> Cf. Paul LEROY-BEAULIEU, *Traité théorique et pratique d'économie politique*, Paris, Alcan, 1914 [1ère éd. 1896], tome 1, p. 375-376.

<sup>30</sup> Edouard JOUSSET, *Influence des machines sur la classe ouvrière*, Bordeaux, Impr. Delmas, 1903, p. 39-40 ; Marcel GRAS, *Du machinisme et de ses conséquences économiques et sociales*, Thèse de droit, Paris, 1910.



ouvriers inadaptés le machinisme crée les conditions du progrès futur<sup>31</sup>. Peu de temps après la grève de 1908, Maurice Halbwachs commence également ses recherches sur la classe ouvrière et rédige sa thèse, il prend le cas des métiers Northrop pour montrer combien dans le tissage le progrès technique n'aliène pas les ouvriers. Si les Northrop limitent la main-d'œuvre et « accomplissent de façon automatique les mouvements qui étaient autrefois ceux de l'ouvrier », l'ouvrier reste le maître. Il demeure au contact de la matière et du fil, il comprend et suit le jeu des machines qu'il doit surveiller et accompagner, réalisant ainsi le vieux rêve socialiste de transformer l'ouvrier en technicien maître et surveillant de machines<sup>32</sup>. Rares sont alors ceux qui affirment, comme le juriste Gabriel Olphe-Gaillard, que « de toutes les causes de chômage, l'une des plus importante est la transformation de l'outillage »<sup>33</sup>. Lors de la conférence internationale du chômage de 1910, C. Pinart, le délégué de la Bourse du Travail de Schaerbeek en Belgique, échoue d'ailleurs à introduire une motion sur « le manque d'emploi par suite du développement du machinisme »<sup>34</sup>.

Face à ce cadrage théorique diffusé dans la société et relayé dans les milieux populaires par les organisations syndicales et politiques, la longue grève des tisseurs d'Hazebrouck apparaît à la fois comme un anachronisme et une menace pour le progrès de la nation. Dans son témoignage Léon de Seilhac rappelle d'ailleurs combien la grève suscite l'attention de la presse et des pouvoirs publics et devient rapidement une menace qu'il faut conjurer. Le conflit préoccupe au plus haut point les autorités, à l'image du préfet du Nord qui voit dans l'adoption des nouvelles machines une nécessité afin de permettre aux fabricants de rivaliser avec leurs concurrents sur les marchés mondiaux:

« Il ne s'agit pas ici d'une grève particulière à une usine. La question est plus haute et plus grave : la lutte existe entre les patrons tisseurs justement préoccupés de restreindre les frais de main-d'œuvre et les ouvriers qui, pour éviter toute réduction de personnel, tentent de se mettre en travers d'un progrès mécanique important. Je ne pense nullement que l'introduction de métiers mécaniques puisse, comme on le leur fait craindre, nuire aux ouvriers : le salaire journalier augmentera et les patrons faisant des articles nouveaux conserveront leur entier personnel »<sup>35</sup>.

Le nouveau métier est présenté comme un instrument décisif de la compétition internationale et l'attitude ouvrière perçue comme une menace pour les tissages français<sup>36</sup>. D'autant qu'à l'époque les grèves sont devenues un phénomène massif et général qui inquiète les autorités. Depuis les élections de 1902 qui marquent le triomphe du parti radical-socialiste, allié aux socialistes de Jaurès dans le Bloc des gauches, le mouvement ouvrier se structure et s'étend rapidement. Georges Clemenceau, qui succède à Émile Combes comme président du conseil d'octobre 1906 à juin 1909 conduit d'ailleurs une vive répression des grèves. Le nombre de gréviste et la durée des conflits ne cessent de s'étendre alors, rythmant l'actualité politique et sociale. En 1906, plus de 1000 grèves sont recensées dans le pays, en 1907-1908 les grandes révoltes de vigneron dans le Sud et la grève de Draveil-Villeneuve-Saint-Georges en région parisienne occupent particulièrement l'opinion. Ces conflits questionnent parfois le choix du

---

<sup>31</sup> Davis R. DEWEY, "Irregularity of Employment", *Publications of the American Economic Association*, vol. 9, n°5-6, 1894, p. 535-537, cité in Christian TOPALOV, *Naissance du chômeur (1880-1910)*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 267.

<sup>32</sup> Maurice HALBWACHS, *La classe ouvrière et les niveaux de vie. Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*. Thèse de doctorat présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris en 1912, Paris, Félix Alcan, 1913, Livre I, chap. 2.

<sup>33</sup> G. OLPHE-GAILLARD, « Le machinisme et le chômage », *Revue d'économie politique*, février 1910, p. 138-156.

<sup>34</sup> Cité in C. TOPALOV, *Naissance du chômeur*, op. cit., p. 82-83.

<sup>35</sup> AN, F 7 12789 : Grève de 1908. Lille, le 14 octobre 1908, le préfet du Nord au Président du conseil.

<sup>36</sup> Sur le recours aux discours catastrophistes pour imposer des baisses de salaires ou l'utilisation de nouvelles machines, cf. le cas de l'industrie cotonnière de Gand : Peter SCHOLLIERS, « Mots et pratiques. L'industrie cotonnière gantoise, les crises et la perception patronale de la concurrence internationale, 1790-1914 », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 23, 2001, p. 121-142.

machinisme comme lors des grèves des mégissiers de Graulhet qui ont lieu peu après celle de Hazebrouck et sur lesquels Léon de Seilhac a également enquêté<sup>37</sup>. Dans le Nord, les grèves sont également récurrentes dans l'industrie textile. A Hazebrouck, un long conflit qui dure de mai à octobre 1904 a lieu dans le tissage Tersen – concurrent de celui de Plancke – pour protester contre les périodes de chômage dans les ateliers<sup>38</sup>. Même si la plupart de ces conflits portent sur des questions salariales, certaines interrogent aussi les transformations de l'organisation du travail et des méthodes de production.



*Vue générale du quartier du Tissage d'Hazebrouck à la Belle époque (carte postale)*

### **Protestations et divisions dans le monde des tisseurs**

La grève du tissage Planck démarre le 24 avril 1908 et dure 8 mois, elle se termine officiellement à la fin du mois de décembre, même si le retour à l'ordre est lent et si les protestations reprennent en 1909 lorsque Léon de Seilhac arrive dans la ville. Les événements que Léon de Seilhac décrit dans sa brochure sont complexes et le déroulement du conflit demeure, comme souvent, ambigu. Pour quelle raison les tisseurs de l'usine refusent-ils de travailler aux nouveaux métiers automatiques ? Selon Léon de Seilhac cette décision de faire grève serait le fruit de l'ignorance associée aux pressions exercées par la « Fédération de la vallée de la Lys » qui conseille la résistance, stéréotype classique considérant les ouvriers comme incapables de jugement autonome. Pour Seilhac, la grève du tissage Planck s'inscrit par ailleurs dans une lutte plus vaste menée par les syndicats d'Armentières, d'Estaire et d'Hazebrouck « pour s'opposer à l'invasion de la vallée de la Lys par le métier automatique ». Ce sont ces syndicats locaux qui seraient à l'origine des plaintes ouvrières en mettant en avant le spectre du chômage et l'expulsion des anciens ouvriers des ateliers. Face à ces accusations jugées fantaisistes, l'enquêteur se propose dans sa brochure de restaurer la vérité en expliquant le fonctionnement et l'effet des nouveaux métiers. Mais les racines du conflit sont en réalité plus complexes. Dans les années précédentes plusieurs grèves avaient déjà touchées les ateliers de Planck, en 1907 les tisseurs avaient ainsi

<sup>37</sup> Léon de SEILHAC, *Les grèves du Tarn. Mazamet et Graulhet (1909-1910)*, Paris, Arthur Rousseau, 1910, cf. F. JARRIGE, « Une invention de Jaurès ? La grève de Graulhet entre hygiénisme et machinisme au début du XXe s », *Cahiers Jean Jaurès*, n°199, janvier-mars 2011, p. 9-26.

<sup>38</sup> Marc LELEUX, *Aux sources de la précarité. L'instrumentalisation du travail dans le Nord, 1848-1914*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015, p. 133.

arrêté le travail pour défendre le maintien des tarifs<sup>39</sup>. Par ailleurs, un mois avant le début de la grève de 1908, la fédération patronale du textile décide de réduire la production de 10% afin d'affronter la crise de surproduction. Cette décision conduit l'industriel Plancke à renvoyer 10 de ses tisseurs, choisis parmi les plus jeunes. Les ouvriers de l'usine avaient proposé de réduire le travail d'une heure par jour afin de répartir sur l'ensemble de la main-d'œuvre la réduction, mais l'industriel refuse<sup>40</sup>. C'est donc au moment même où il réduit sa production et renvoie une partie de sa main-d'œuvre que Planck décide d'introduire les métiers automatiques censés accroître la productivité du travail.

Durant le printemps et l'été qui suivent le déclenchement de la grève de vives dissensions apparaissent peu à peu entre les tisseurs d'Hazebrouck et les organisations syndicales nationales. La fédération textile de la vallée de la Lys invite d'abord à résister aux nouveaux métiers automatiques. A Vienne en mai-juin 1908, le VIIème Congrès international des ouvriers du textile adopte également une résolution qui précise que « la concurrence ne doit pas jouer sur la main-d'œuvre mais seulement sur l'achat des matières premières et sur la vente des produits fabriqués ». Dans la foulée du conflit d'Hazebrouck le Congrès de la Fédération ouvrière textile de France, qui se tient à Troyes en août 1908, adopte également une résolution par laquelle il demande à tous ses syndicats de « s'opposer à toute tentative patronale ayant pour but d'imposer deux métiers à un seul ouvrier », comme le permet le métier Northrop<sup>41</sup>. Pourtant, certains dirigeants comme Victor Renard, syndicaliste guesdiste de la Fédération du textile et principal dirigeant de la fédération textile, s'y oppose. Après une conversation avec l'industriel il fait paraître plusieurs articles dans *L'Humanité*, où il désavoue les grévistes. Dans le journal socialiste *Le Réveil du Nord*, Gustave Delory, député du parti ouvrier français de Jules Guesde et ancien maire de Lille dénonce également la résistance inutile des travailleurs d'Hazebrouck, son article est d'ailleurs intégralement reproduit dans la brochure de Léon de Seilhac<sup>42</sup>. Pour ces dirigeants syndicaux, les ouvriers font fausse route en freinant l'utilisation des métiers Northrop, mieux vaudrait qu'ils s'approprient les nouvelles mécaniques et tentent d'en tirer profit.

Face à ces prises de position hostiles à la grève, le syndicat des ouvriers du textile d'Hazebrouck décide finalement de se retirer de la fédération nationale par 500 voix contre 42. Les tisseurs choisissent de faire front autour de leur délégué local Achille Maertens, contre les dirigeants nationaux qui dénoncent la grève. L'affiche imprimée pour justifier cette décision revient d'ailleurs sur les racines du conflit :

« Il faudrait que les questions de métier ou de catégorie de métiers soient résolues par les seuls compétents, c'est-à-dire, par les ouvriers mêmes du métier. Nous seuls, tisseurs de la Toile, savons si nous devons accepter ou non, plus de deux métiers dans la toile, et, par contre nous ne pouvons pas nous faire les juges des questions de détail intéressant les tisseurs de la soie ou de la laine, les teinturiers, apprêteurs, fileurs ou blanchisseurs. Si l'agglomération avait seule traité la question des métiers Northrop dans l'article toile, il n'y aurait pas eu de confusion »<sup>43</sup>.

Loin de s'opposer au progrès du machinisme en général, les tisseurs revendiquent d'abord leur droit à décider collectivement des modalités de l'organisation du travail dans un contexte marqué par la contraction de la production. Leur plainte ne porte moins sur le progrès technique pensé de façon générale et abstraite que sur certains types de produits— les toiles de pure lin — pour

<sup>39</sup> Arch. dép. Nord, M 625 – 83 : Grèves des tisseurs d'Hazebrouck (1907), rapports du commissaire de police.

<sup>40</sup> Achille MAERTENS, *La Grève du Tissage Plancke d'Hazebrouck, 24 avril 1908-28 décembre 1908*, En vente chez l'auteur, et au siège du syndicat, 1909, p. 11.

<sup>41</sup> Léon de Seilhac rappelle d'ailleurs aux ouvriers français qu' « en Amérique, des ouvriers conduisent jusqu'à 16 et 18 métiers Northrop pour la confection des tissus légers en coton pur ».

<sup>42</sup> G. DELORY, « Les progrès mécaniques et les ouvriers », *Réveil du Nord*, 8 nov 1908, reproduit dans Léon de Seilhac, *Les Progrès du machinisme, op. cit.*, p. 26-30.

<sup>43</sup> Arch. départementales du Nord, M 625 – 36: Affiche de « l'association syndicale de l'industrie textile d'Hazebrouck », s. d.

lesquels la conduite de plus de deux métiers apparaît inappropriée, contrairement à ce qui se pratique dans l'industrie du coton aux Etats-Unis et en Angleterre, où les ouvriers en conduisent déjà un grand nombre. Si l'industrie textile doit se moderniser pour affronter la concurrence internationale, dans le département du Nord les ouvriers refusent ces nouvelles pratiques de travail accusées d'accroître le surmenage et la misère. Achille Maertens répond ainsi point par point à l'argumentaire patronal repris par Léon de Seilhac : pour lui, l'achat du nouvel équipement répond d'abord au désir de « gros bénéfice » et d'accroissement des profits. À l'inverse, les ouvriers tentent de réguler le travail au bénéfice de tous : « cette installation était grosse de menaces pour les ouvriers quoique en disent les apôtres du progrès mécanique »<sup>44</sup>. Divers exemples locaux montrent d'ailleurs que le nombre de tisseurs diminuait à la suite de la mécanisation. A côté d'Hazebrouck, à la Bassée, une usine entièrement équipée de métier automatique Northrop avait ainsi été installée quelque temps avant en employant des jeunes filles de famille de mineurs et des enfants de 16 ans qui conduisaient 4 métiers<sup>45</sup>. C'est pour s'opposer à cette concurrence et à la généralisation de ce mode d'organisation que les ouvriers tisseurs d'Hazebrouck, mais aussi ceux d'Armentières, s'opposent aux nouveaux métiers. Maertens insiste aussi sur l'accroissement du « surmenage » provoqué par le nouveau travail aux métiers automatiques : « que l'on interroge les ouvriers du tissage Gamelin et Hacot, à Estaires qui ont conduit 4 et 6 métiers et l'on sera édifié. Et tout le monde sait que le surmenage corporel ou intellectuel produit de désastreux effets sur la santé de l'ouvrier »<sup>46</sup>. Les ouvriers tentent donc d'imposer des conditions d'utilisation de ces nouveaux métiers : *pas plus de deux métiers par ouvrier et paiement au tarif de l'usine*.

Derrière le « machinisme » et le métier Northrop se jouent donc de subtiles négociations sur l'organisation du travail, les salaires et les conditions d'utilisation des nouveaux équipements. Alors que le Northrop commence tout juste à pénétrer dans les usines, les ouvriers tentent de négocier leur usage en imposant leur condition. Léon de Seilhac et le patronat justifient de leur côté la nécessité du machinisme en invoquant des arguments salariaux : en acceptant de conduire plusieurs métiers les ouvriers verront leur salaire augmenter. Alors qu'un ouvrier conduisant 4 métiers gagne 5 francs, « il pourrait atteindre une prime supplémentaire de un franc, par chaque couple de métiers supérieurs à quatre. Le salaire s'élèverait ainsi à six francs pour six métiers, à sept francs pour huit métiers, à huit francs pour dix métiers »<sup>47</sup>. A une approche collective et égalitaire du marché du travail soucieux de penser la répartition du travail et des revenus au plus grand nombre s'oppose donc une approche individualisée de l'emploi, polarisée par la quête de productivité et l'obsession de la compétitivité, laissant entrevoir une hausse des rémunérations pour certains.

En mobilisant la catégorie abstraite de « progrès » et en renvoyant la responsabilité du conflit sur le secrétaire du syndicat local Achille Maertens, le patronat et les autorités tendent à dissimuler la complexité de ces enjeux. Achille Maertens était un ouvrier d'origine flamande, devenu contremaître de tissage et secrétaire du syndicat local d'Hazebrouck. Léon de Seilhac lui consacre de longues pages et revient sur son parcours. Selon lui c'est sous la pression des autres ouvriers qui l'auraient menacé qu'il aurait finalement pris la tête du conflit alors même qu'il avait d'abord accepté de conduire les nouveaux métiers<sup>48</sup>. Pour mettre fin à la grève, les autorités locales tentent de nombreuses médiations. Le préfet fait notamment appel à M. Labbé, inspecteur général de l'enseignement technique à Armentière, une figure reconnue pour ses compétences dans le département<sup>49</sup>. Après de longues semaines de négociations il parvient à un compromis qui met temporairement fin au conflit. La grève cesse en effet lorsque le syndicat et le patron

---

<sup>44</sup> MAERTENS, *op. cit.*, p. 56

<sup>45</sup> « J'ai vu à la Bassée un gamin de 16 ans conduisant quatre métiers et gagnant 5 francs par jour », précise Léon de Seilhac, *Les progrès du machinisme, op. cit.*, p. 31.

<sup>46</sup> MAERTENS, *op. cit.*, p. 58.

<sup>47</sup> Ibid.

<sup>48</sup> Léon de SEILHAC, *Les progrès du machinisme, op. cit.*, p. 43.

<sup>49</sup> AN, F7 12789 : Lille, 6 janvier 1909, Le préfet du Nord au ministre de l'Intérieur.

aboutissent à une convention finalement signée devant le juge de paix le 28 décembre 1908. Celle-ci prévoit notamment :

« 1° La reprise du travail au tissage Henri Plancke se fera le plus rapidement possible aux conditions précédentes du tarif du 9 octobre 1903 ;

2° M. Henri Planck et Cie s'engagent à ne mettre aucun de leurs tisserands dans l'obligation de conduire des métiers automatiques ;

3° Les ouvriers s'engagent de leur côté à ne faire et à ne laisser faire, aucune menace, ni représailles, vis-à-vis de tisserands qui accepteront la conduite des métiers automatiques. Si ce dernier engagement n'était pas observé, M. Henri Plancke et Cie se sont décidés à fermer immédiatement leur usine »<sup>50</sup>.

Cette convention témoigne d'un compromis ambigu : d'un côté les ouvriers obtiennent des garanties salariales et le droit de ne pas travailler au nouveau métier ; de l'autre l'industriel cherche à obtenir l'assurance que sa main-d'œuvre ne s'opposera plus à la mise en service d'un nouvel atelier équipé de Northrop. L'usine devait rouvrir le 4 janvier 1909 et les nouvelles mécaniques entrer en fonction. Mais rien ne se passe comme prévu.

### **Terminer le conflit, acclimater le progrès : l'enquêteur au travail**

La mise en marche des métiers devait commencer en janvier 1909, mais un incident sur lequel nous ne savons rien la retarde. C'est à ce moment que Léon de Seilhac arrive à Hazebrouck pour enquêter sur le conflit qui vient tout juste de s'achever. Si on ne sait pas précisément pourquoi il a fait le voyage dans le Nord, on sait en revanche que la « section des associations ouvrières et coopératives » qu'il dirige au sein du Musée social enquêtait fréquemment sur les grandes grèves de l'époque comme le montre d'autres contributions de ce numéro. Le conflit d'Hazebrouck a duré longtemps, il a pendant de longs mois agité l'opinion et inquiété les autorités, et Léon de Seilhac en fait un symbole de « l'hostilité ouvrière » contre le machinisme. Or la question des machines et l'exploration de leurs effets était importante pour Seilhac, comme elle l'était auparavant pour Paul de Rousiers autre figure de l'enquête sociale et du mouvement Leplaysien de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>. Le musée social menait des recherches sur la question sociale, ses membres appartenaient pour la plupart au monde du libéralisme et du christianisme social, de l'école leplaysienne et du solidarisme, ils étaient proches des syndicats réformateurs et du mouvement coopératif. Bien qu'il fût dominé par des républicains conservateurs ou modérés, le Musée attirait également à l'origine une poignée de monarchistes « ralliés » tels le comte Albert de Mun, et de nombreux radicaux tels Léon Bourgeois. D'autres l'ont dit, comme directeur du service industriel et ouvrier du Musée, Léon de Seilhac était l'un de ses membres les plus respectés, y compris par les porte-parole du mouvement socialiste. Sa venue à Hazebrouck fut donc un événement remarquable<sup>52</sup>. Mais au lieu de rester un observateur extérieur, Léon de Seilhac devient rapidement parti-prenante du conflit.

Lorsqu'il arrive à Hazebrouck, l'enquêteur s'empresse de visiter les principaux protagonistes du conflit et de recueillir des informations sur les événements. Au début du mois de juin, alors que les tensions restent encore vives dans la ville, sa brochure paraît et circule rapidement parmi les tisseurs locaux, alors même que les tensions autour du métier Northrop font toujours rages. Au début du mois de mars 1909 en effet, les protestations ont repris dans la ville, les tisseurs refusant toujours de travailler aux métiers automatiques et faisant pression pour empêcher leur mise en marche. Un tisseur nommé Carton qui devait diriger l'atelier des métiers automatiques

---

<sup>50</sup> Idem.

<sup>51</sup> Antoine SAVOYE, « Paul de Rousiers, sociologue et praticien du syndicalisme », *Cahiers Georges Sorel*, 1988 vol. 6, n°1, p. 52-77.

<sup>52</sup> Colette CHAMBELLAND (dir.), *Le Musée social en son temps*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1998, et Janet HORNE, *Le Musée social. Aux origines de l'Etat providence*, préf. de P. Rosanvallon, Paris, Belin, 2004.

doit ainsi prendre, devant la commission syndicale, « l'engagement écrit de ne pas travailler sur les métiers Northrop »<sup>53</sup>. D'autres ouvriers parcourent tous les soirs les rues de la ville et s'arrêtent à chaque carrefour pour crier « en cœur "à bas les Prussiens" »<sup>54</sup>. Deux ouvriers allemands étaient en effet employés au montage des métiers dans l'usine Plancke. Chaque soir après le travail les ouvriers organisent des défilés et se rassemblent aux cris de « à bas les métiers Northrop » ou les « métiers automatiques ». Des rixes ont lieu avec la police et la gendarmerie, des vitres sont brisées chez Plancke et Carton. La montée des tensions pousse les autorités locales à installer un détachement de gendarmerie dans la ville.

L'opuscule de Seilhac est publié dans ce contexte et suscite immédiatement de vives réactions des tisseurs. Son enquête est en effet discutée par les grévistes, et le 5 juin la commission syndicale réunie chez Achille Maertens décide de « faire imprimer à son tour un petit livre pour réfuter certains faits contenus dans celui de Léon de Seilhac »<sup>55</sup>, phénomène unique où les acteurs d'une grève prennent l'initiative de répondre et réfuter eux-mêmes une enquête les concernant. Dans sa contre-enquête le dirigeant du syndicat des tisseurs s'en prend avec une rare violence à Léon de Seilhac accusé de partialité, de servir les intérêts du patronat en diffusant des informations mensongères. Léon de Seilhac est repoussé comme un observateur bourgeois ignorant des conditions locales.



*Couverture de la brochure de Maertens rédigé en réponse à l'enquête de Léon de Seilhac.*

Maertens reprend la rhétorique de la compétence et de la légitimité qu'il refuse à Seilhac : « à chacun son métier et les vaches seront bien gardés » conclut-il, car « dans le tissage comme pour beaucoup d'autres choses c'est de la pratique qu'il faut pour pouvoir ainsi se faire l'arbitre des questions en litige »<sup>56</sup>. Or selon Maertens la brochure de Seilhac est « remplie d'exagération et d'inexactitudes », « les faits sont dénaturés avec un véritable cynisme »<sup>57</sup>. Le syndicaliste écrit pour restaurer la vérité ; pour lui, seuls les ouvriers connaissent les types de produits, les contraintes du travail et sont « donc à même de juger ce que l'introduction des métiers Northrop dans leur usine aurait pour effet »<sup>58</sup>. Mais Maertens va plus loin et dénonce aussi la collusion de l'enquêteur avec le patronat local:

<sup>53</sup> AD Nord, M 625 – 36 : Rapport du commissaire de police, Hazebrouck, 4 mars 1909.

<sup>54</sup> AD Nord, M 625 – 36 : Rapport du commissaire de police, Hazebrouck, 5 mars 1909.

<sup>55</sup> AD Nord, M 625 – 36 : Rapport du commissaire de police d'Hazebrouck, 5 juin 1909

<sup>56</sup> MAERTENS, op. cit., p. 74

<sup>57</sup> Ibid., p. 3 et 72.

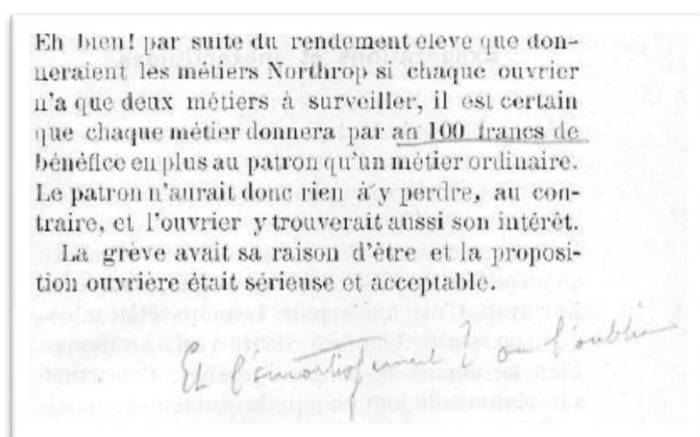
<sup>58</sup> Ibid., p. 43.

« Un jour je reçus la visite d'un monsieur correctement vêtu, qui me dit s'appeler Léon de Seilhac et être délégué du musée social. Il me donna sa carte et me pria de lui donner quelques renseignements sur la grève qui était terminée depuis peu.

Je me rendis à son désir et répondis à toutes les questions qu'il me posa. Il partit ensuite après m'avoir serré la main.

Le lendemain j'appris que ce même monsieur s'était promené au tissage Plancke avec le patron. « Tiens, tiens, me dis-je, en voilà un qui est venu me tirer les vers du nez pour aller ensuite raconter ce que j'ai dit à M. Plancke »<sup>59</sup>

Nous savons que Léon de Seilhac a lu la brochure de Maertens, l'exemplaire annoté de sa main est d'ailleurs conservé dans les archives de la bibliothèque du Centre d'études, de documentation, d'information et d'action sociales (CEDIAS) né en 1963 de la fusion du Musée social et de l'Office Central des Œuvres de Bienfaisance. Léon de Seilhac poursuit discrètement la polémique avec le syndicaliste en contestant par exemple les évaluations que ce dernier donne des bénéfices du patron : « Et l'amortissement ? on l'oublie » écrit-il en marge du texte :



*Maertens annotée de la main de Léon de Seilhac*<sup>60</sup>.

*Détail (p. 61) de la brochure d'Achille*

Au-delà des oppositions personnelles et des luttes d'interprétations qui opposent l'enquêteur du musée social et le dirigeant du syndicat d'Hazebrouck, le conflit ouvre une fenêtre sur les négociations sociotechniques qui accompagnent l'utilisation des nouveaux métiers. Contrairement à ce qu'affirme Seilhac, l'attitude des ouvriers ne consiste pas dans un refus d'un progrès technique abstrait mais vise plutôt à réguler les transformations industrielles en imposant des normes salariales et des conditions d'utilisation qui mettraient les métiers au service des ouvriers. En bref, la question n'est pas d'être pour ou contre le machinisme mais de définir les conditions sociales de son utilisation. Maertens le dit explicitement :

« Nous ne nous opposons pas non plus au développement du machinisme puisque nous acceptons les progrès réalisés sur le métier à tisser mais nous n'acceptons pas le mode d'emploi qu'on nous propose des nouveaux métiers »<sup>61</sup>.

Durant l'été 1909, le conflit semble finalement s'atténuer peu à peu alors que les métiers Northrop sont progressivement mis en action par des ouvriers étrangers à la ville ou selon des conditions négociées. Ainsi, dans le tissage Tiersen 30 métiers Northrop fonctionnent à nouveau à partir du mois août après avoir été arrêté en mai, mais « chaque ouvrier tisseur ne fera

<sup>59</sup> Ibid., p. 72.

<sup>60</sup> Merci à Eric Bélouet et Xavier Vigna de m'avoir permis d'identifier cette brochure non recensée dans le catalogue informatisé de la bibliothèque du Cedias-Musée social à Paris.

<sup>61</sup> Achille MAERTENS, *La grève du tissage Plancke*, op. cit., p. 46

fonctionner que deux métiers ». Le commissaire de police remarque que « Les ouvriers de cette usine sont satisfaits de cette décision qui va augmenter la main-d'œuvre et éviter le chômage »<sup>62</sup>. Dans l'usine Planck en revanche, où cinq tisseurs menés par Carton font fonctionner les métiers Northrop, les tensions subsistent et les ouvriers travaillant sur les Northrop sont l'objet de menaces répétées. Les tisseurs promettent d'attaquer la maison des traitres dès le départ de la gendarmerie, mais aucune trace de violence n'apparaît dans les archives. Finalement, au terme de longs mois de pressions et de négociations, les tensions semblent s'apaiser. Les tisseurs d'Hazebrouck sont parvenus à modeler en parti les conditions d'utilisation des nouvelles mécaniques dans la ville, en limitant notamment la quantité de métiers que chacun pouvait surveiller, atténuant ainsi leur impact social et leur rentabilité. Au même moment, le XI<sup>ème</sup> congrès national ouvrier de l'industrie textile organisé à Lyon en août 1909, adopte d'ailleurs une résolution initiée par Victor Renard allant dans le même sens:

« Le XI<sup>ème</sup> Congrès national ouvrier de l'industrie textile :

Estime que s'opposer à l'introduction des machines perfectionnées, c'est aller à l'encontre du progrès et du but poursuivi par les organisations ouvrières de tous pays jusqu'aujourd'hui ;

Il considère que tout ce que peuvent faire les ouvriers organisés dans tous les travaux susceptibles d'être accomplis sur plusieurs métiers perfectionnés ou automatiques, qu'il s'agisse de peignage, de filature ou de tissage c'est de revendiquer une part dans les avantages réalisés par ces machines sous forme de réduction des heures de travail, augmentation de salaire, matière première supérieure, tractation préalable de contrats collectifs entre les organisations patronales et ouvrière ;

Il laisse aux syndicats intéressés toute autonomie pour trancher ces différends et de faire appel la Fédération nationale, étant entendu que ces appels auront toujours lieu avant toute déclaration de grève, afin que celle-ci, puisse donner tous renseignements utiles sur les conditions qui sont faites aux ouvriers dans les localités où ces modes de travailler existent »<sup>63</sup>.

En bref, toute contestation des trajectoires techniques est repoussée comme inutile et vaine ; les « machines perfectionnées » sont identifiées au « progrès » et tout ce que les ouvriers et leurs syndicats peuvent faire est d'intervenir pour modeler leurs conditions d'utilisation. Tout en rendant compte de la complexité de la grève d'Hazebrouck, De Seilhac la cadre en la renvoyant à la supposée misotechnie ouvrière, en la réinscrivant dans l'histoire de l'ignorance et de l'obscurantisme populaire, ce qui l'empêche de comprendre réellement les enjeux des négociations sociotechniques autour des nouveaux métiers à tisser. La brochure de l'enquêteur n'est pas uniquement un reflet du conflit ou une tentative pour l'élucider, elle en est aussi un moment et un des acteurs, elle contribue à la fois à médiatiser le conflit, tout en accompagnant le retour au calme dans la ville, la guerre des rues se muant en guerre de mots entre Maertens et Seilhac.

---

<sup>62</sup> AD Nord, M 625 – 36 : Rapport du commissaire de police, Hazebrouck, 3 août 1909.

<sup>63</sup> Cité par Victor Renard, « La question des Northrop », *L'Humanité*, 5 septembre 1910, p. 3.